

—Le négociant Martens ?

—Lui-même ; madame de Martens est née Damas.

—Et arrivée chez votre sœur depuis hier, vous ne l'avez pas encore embrassée ?

—Je ne l'ai pas vue. Mais je vais lui faire parvenir ce billet.

Le général Damas sonna. Un domestique parut.

—Remettez ce billet à ma sœur, madame de Martens.

—M. le général n'a pas d'autres ordres ?

—Non : aussitôt que ma sœur pourra me recevoir, vous viendrez m'avertir. Allez.

Deux officiers entrèrent dans le salon.

—Ah ! messieurs, leur dit Damas en allant à eux, je vous remercie de votre visite. Mais pourquoi le colonel Duhaumery n'est-il pas avec vous ? Je l'attendais ce matin.

—Général, répondit un des officiers en s'approchant, il nous a laissés à quelques pas d'ici.

—Qui donc l'a retenu ?

—Moins que rien, une affiche. Il s'est arrêté pour la lire.

—Une affiche ?

—Oui, mon général ; une affiche de vente, encore ! C'est la maison où nous sommes qui est en adjudication.

Damas fit un geste d'étonnement. Puis, après une pause :

—Vous vous trompez ; cela ne peut être. Vous avez mal vu. Mon beau-frère, vendre sa maison !

—Non pas ; mais il paraît qu'on la vend pour lui.

—Qui donc ?

—Ses créanciers.

—Oh ! oh ! voilà qui est étrange ! En deux ans, une telle ruine ! Est-ce possible ? Je vais me renseigner.

Damas fit un pas pour sortir du salon. Un des officiers le retint en lui rappelant que l'ordre avait été donné aux domestiques de ne pas annoncer chez madame de Martens avant midi.

Damas regarda à sa montre : il était à peine dix heures.

—Ma sœur est assurément fort ridicule, dit-il. Je le savais. Mais, au moins, pourrai-je voir mon beau-frère ?

—On nous a dit tout à l'heure qu'il était sorti.

—Et il ne m'a rien confié, à moi ! Arrivé chez lui depuis hier, je devrais pourtant savoir

quelque chose. Vous verrez que c'est sa femme qui lui aura défendu de parler. Oh ! la bonne querelle que je vais leur faire à tous deux !

Le général fit deux ou trois tours dans le salon avec humeur, puis congédia les officiers.

—Ce diable de Duhaumery qui ne vient pas ! Où se cache-t-il ?

Tandis que Damas s'adressait cette question en rangeant quelques papiers, la porte du salon s'ouvrit brusquement et M. de Lescas parut. En apercevant Damas, le visage du nouveau venu s'assombrit :

—Vous ici, général ! demanda-t-il d'un air contraint.

—Depuis hier au soir, répondit Damas. Je suis descendu chez mon beau-frère, qui a mis à ma disposition tous ses domestiques : quant à lui, je ne l'ai pas encore vu. Ce matin, il est sorti pour affaires, dit-on ?

—Oui, pour affaires.

—Savez-vous lesquelles ? On m'a parlé d'une affiche de vente, d'expropriation forcée. Les rapports qu'on m'a faits sont-ils exacts ?

—Non pas entièrement. Je vous raconterai cela.

—Est-ce que Pauline, ma nièce, est toujours chagrine ? Le souvenir de ce Michel...

—Quel Michel ? fit M. de Lescas, d'un air étonné.

—Mais Michel Schirmer ! Vous avez été mêlé à cette aventure. Je vous croyais plus de mémoire.

—Ah ! oui, répondit le marquis, feignant de retrouver ses souvenirs. Oui, oui ! je me rappelle maintenant. Mais, mon Dieu, nous ne pensons plus à ce drôle. Il m'avait abusé, moi, tout le premier. J'ai fait ma paix avec M. de Martens. Il n'est plus question chez nous de cet homme là. Qu'est-il devenu ? Il n'a point pris de service à l'armée. Je n'ai jamais vu son nom dans les bulletins.

—Ni moi. Peut-être a-t-il été tué.

—Il n'est pas donné à tout le monde de devenir illustre comme vous, général, ou comme le colonel Duhaumery. A propos, vous devez savoir cela, général. Qu'est-il réellement, ce Duhaumery déjà si célèbre ?

—Vous venez de le dire, c'est un colonel de l'armée française.

—J'entends bien ; mais qu'était-il auparavant ?

—Un homme, je pense, comme les autres.